

Chapitre 1

Deux cris. L'homme tombe du viaduc. La femme, interrompue dans son jogging, le regarde tomber. Leurs cris se rencontrent. À quelques mètres du sol, un éclair comme un écho.

Il était 15 h 30. Le soleil du 25 mars grugeait les parois de neige exposées plein sud. L'hiver ruisselait vers le caniveau. Presque le printemps.

Sylvaine reprenait le jogging délaissé pendant les trois plus rudes mois de l'hiver. La chaussée quasiment sèche l'avait invitée à sortir ses baskets. Enfin. Empruntant son trajet habituel, elle courait face au soleil. C'était bon d'entendre ses pas crisser sur les résidus sableux de l'hiver; bon de sentir se tendre son ventre; bon d'entendre son cœur s'emballer au centième pas sauté.

La rue Turcotte défilait sous ses yeux. Sylvaine reconnaissait ses maisons, leurs jardins, même sous la neige. Ici un arbre aux doigts ouverts, là un arbuste en boule, la couleur d'un rideau derrière un cèdre, une pierre, un pavé... Des enfants. Déjà, une gamine impatiente avait sorti son vélo. Son chien, laisse au vent, la suivait en jappant. Content.

Le temps de nouer un lacet, Sylvaine avait vu d'autres enfants s'échapper des maisons. Elle les reconnaissait aussi, mais Dieu qu'ils avaient grandi! En moins de deux, un but tressé d'un filet avait été installé et le territoire de jeu, négocié. Bâtons de hockey en berne, deux gar-

çons avaient cédé du terrain aux fillettes. Les billes qui gonflaient leurs poches grinçaient désagréablement sous l'effet des petits doigts nerveux. Le ton haussait.

– Poussez-vous, les Simard, ça, c'est notre place!

Sylvaine avait souri de les entendre exprimer vivement leur sens de la propriété devant une petite cavité creusée à même la dernière plaque de glace.

– Vous voyez bien que c'est un trou, ça.

L'œil encore courroucé, la fillette s'était ensuite accroupie pour lisser les parois du trou verglacé. Puis, sans un regard pour Sylvaine, les écolières avaient lancé leurs premières billes. Ravies. Leurs petites langues roses fichées entre leurs dents traduisaient la concentration et la volonté de gagner. Ce geste atavique rappelait à Sylvaine la force de la vie. Courir encore. Courir. Toujours plus loin.

Courir. Cent autres pas, puis le parc des Potiers. Lui aussi parlait de la vie. Se détachant du bleu du ciel, les bourgeons roses et duveteux des érables ressemblaient aux petites langues des fillettes. Pas plus que ces dernières, les arbres ne cachaient leurs promesses. Sylvaine avait chaud, le souffle un peu court. Elle entendait derrière elle les enfants rire de leurs jeux de soleil et de glace. C'était bon, ça aussi.

Et alors ces deux cris. Et cette douleur comme un coup de poignard quand ils se sont croisés.

Non, le cri de Sylvaine n'avait pas masqué celui de l'homme qui tombait du pont; il s'y était marié, l'avait soutenu. Un écho. Toujours ce même écho du passé. Si ce ne pouvait être qu'un écho...

Sylvaine regarde maintenant la silhouette qui plane vers elle. Non! Pas aujourd'hui. Surtout pas aujourd'hui, Antoine! Entravée par ces mots qu'elle refuse d'entendre franchir ses lèvres, voilà qu'elle déraile, qu'elle délire. L'obsession. La folie. La panique. À nouveau, l'horreur.

Pas possible. C'est à Vivario qu'Antoine s'est élancé du viaduc, pas à Cap-Rouge. Pourtant, c'est Antoine qu'elle voit descendre, la même chemise blanche ouverte dans l'air, les mêmes cheveux qui ondulent, des voiles sépia dans le soleil... On dirait qu'il sourit. L'air le porte, le retient dans ses paumes. Comme dans un rêve. Son sexe moulé dans son pantalon, léger, léger. Bras tendus, mains ouvertes, Sylvaine regarde le corps suspendu entre ciel et terre. Ce cri, c'est son cri. Non! Pas aujourd'hui.

— Madame Galli?

— Oui.

— C'est votre mari. Il s'est jeté du pont du Vecchio. On a dû le transporter à Bastia.

Devant l'homme qui n'en finit pas de toucher terre, Sylvaine ouvre son grand cahier. Cent fois elle avait voulu le relire. Cent fois elle l'avait refermé. Cent fois elle avait failli le brûler. Cent fois plutôt qu'une...